

Du cœur aux dents

C'EST DEVENU une plaisanterie de mauvais goût. Nous mourons tous du cœur, un jour ou l'autre. Mais le cœur n'est pas notre préoccupation. Un cœur qui flanche, c'est la belle mort. Cet organe est bonasse. Nous n'avions qu'à faire attention, nous ménager. Moins manger, moins boire, moins fumer, moins baiser, et encore. La marche, le travail, le plein air, les légumes verts, le contrôle de soi, les médicaments appropriés, des interventions chirurgicales assez simples. Au fond, à part des malformations qui ne touchent, Dieu merci, qu'une minorité,

nous nous sentons responsables de notre cœur. Nous en savons autant sur lui que notre médecin. Il faut le ménager, un point c'est tout. Comme cette pile fameuse, il ne s'use que si l'on s'en sert. D'ailleurs, il y a un signe qui ne trompe pas, le cardiologue parmi les spécialistes n'est pas considéré comme un chaman. Il peut se tromper, ça peut être un honnête cardiologue, un médecin consciencieux et même qui a du flair, ça ne sera jamais un magicien. On en a toujours un très bon à vous proposer comme l'armagnac. Mais si vous n'en voulez pas, si vous êtes déjà servi, on n'insistera pas.

Le cœur, c'est bête. Les prix s'en ressentent. Vous ne verrez presque jamais un grand professeur, sauf s'il est appelé en consultation et dans des circonstances exceptionnelles, demander à son patient une somme exorbitante. Et pourtant l'examen sera long, minutieux, malaisé. Le cardiologue, la première fois que vous le pratiquerez, vous gardera au moins une heure. Il vous posera des tas

de questions sur votre enfance, vos maladies, vos antécédents. De nouveau vous aurez une hérédité. Vous serez ausculté, pesé. Vous passerez à la radioscopie. Tout nu, gonflant vos poumons, vous retrouverez en cet homme placide ce médecin de famille dont vous parlaient vos parents ou la littérature. Le cardiologue, c'est la madeleine de la médecine. Il est devenu par la force des choses ce généraliste, cet introuvable médecin de quartier qui avec ses dix minutes à la chaîne serait bien embarrassé si vous enleviez vos chaussettes ou si vous lui parliez de l'otite qui a assombri vos quatre ans.

Les derniers cardiologues prestigieux, « charismatiques » pour employer un mot à la mode, on les trouve d'ailleurs chez Proust quand le cœur n'était pas seulement un viscère, mais valait surtout par ses intermittences. Le foie, la pathologie digestive, le cerveau, la dépression, les rhumatismes, tous les problèmes de la peau inspirent infiniment

plus de respect que ce nigaud de cœur.
On est prêt à payer en conséquence.

Mais ce sont les dents et ceux qui s'en occupent qui sont notre vrai souci. Pour elles, les plus avarés vont jusqu'à se ruiner. Nous avons une manière de les mettre en avant ou de les cacher qui ne trompe pas ceux qui en vivent. À dents creuses, bourse pleine ! Telle pourrait être la devise de l'armada qui entoure nos charmantes ou hideuses quenottes. Dans cinquante ans peut-être, les dents auront disparu de la terre comme ces animaux préhistoriques, antédiluviens que nous ne contemplons plus que dans les musées ou les journaux d'enfants. Nos chats et nos chiens domestiques gavés de Kitekat et de Ronron de plus en plus subtils les perdront à leur tour, n'en ayant plus l'usage. Nos petits-enfants regarderont avec curiosité nos photos de famille. Avec nos dents, nos vieilles dents douloureuses, nous aurons l'air à leurs yeux de pithécantropes ou

de sinanthropes. Mais aujourd'hui, c'est l'âge d'or pour les spécialistes de la mâchoire, les virtuoses de la prothèse. Avec les trente-deux dents du départ, nos parodontologues, nos stomatologues, nos odontologues jouent et gagnent mille fois leur mise. Que ce soit la canine, la molaire, l'incisive, la prémolaire, la sagesse, tout est bon pour le casino dentaire. Ces messieurs-dames de la fraise et de la roulette n'ont que l'embarras du choix : ils peuvent aussi bien miser sur le 1, le 7, le 15, le 29 que sur le 31, tous les numéros sortent !

Ce qui m'intéresse, c'est de savoir pourquoi nous sommes si soucieux de nos dents, pourquoi la perte de notre première dent nous touche souvent plus que la perte d'un être cher. Et que signifie cette indifférence relative à l'égard de celles qui tombent après ? Comme s'il n'y avait que le premier accroc qui comptait vraiment, le reste n'étant plus que formalité plus ou moins longue. Pour peu que l'on souffre des dents, la quarantaine

passée, j'ai cru remarquer de la part des garçons de ma génération – sur ce point, une génération vraiment sacrifiée! – deux comportements. Il y a ceux qui veulent en finir, se débarrasser de cette saloperie qui encombre leur bouche : « Qu'on me les arrache, mais qu'on me les arrache toutes. Et que l'on n'en parle plus! » Ils sont fiers de leur dentier. Ils ont la prothèse en résine acrylique ostentatoire. Ils vous la brandiraient volontiers sous votre nez malgré votre répugnance. D'après eux, ils respirent enfin. C'en serait fini des sinusites, des maux de gorge, des éternels rhumes, du souffle court, du cœur en chamade. Les dents, c'était l'ennemi, le juif de leur corps.

Les autres – ils sont la majorité – s'affolent devant l'étendue des dégâts, ces coupes sombres, déplorent leur négligence et dénoncent l'incurie de ces dentistes à l'ancienne qui n'ont su que battre en retraite devant le mal. Ils vont dévorer toute la littérature médicale

consacrée aux dents. Ils se réjouissent des découvertes américaines. Ils ne jurent que par la chirurgie des mâchoires. Ah ! toutes ces trouvailles, toute cette ingéniosité pour vous refaire en douce des dents neuves, des dents plus belles qu'avant. Ils ressentent en profondeur ce que la société a d'injuste. Ils se disent qu'un vrai gouvernement de gauche, au lieu de parler d'économies, devrait offrir à tous, c'est-à-dire à eux, une égalité de chances, une égalité de dents. Enfin, on bricole, on s'active, on colmate, on fait avec ce que l'on a. Et une couronne ici et un bridge là, toute une petite ceinture. On garde cette vieille dent de sagesse qui branle. Elle pourra servir ultérieurement pour renforcer un appareil. Les dents sont notre ligne Maginot contre la mort. Tant que nous en avons, la gueuse ne passera pas.

Égoïste, n° 8, 1984.